

Les apparences sont si trompeuses



Jimmy.—Prête-moi donc un sou ?
Willie.—Je ne l'ai pas. Le fait est que le public se trompe sur ma prospérité financière. Je ne suis pas aussi riche que je le parais.

AU BUREAU DU JOURNAL



Abonné.—Je n'approuve pas votre attitude sur la réciprocité commerciale. Otez-moi de votre liste d'abonnés. Je suis furieux.

Le Comptable.—Très bien ; je vais vous faire un reçu pour la petite balance que vous devez.

L'abonné.—Ce n'est pas la peine ; je ne suis pas furieux jusqu'à ce point là.

SINGULIERE ILLUSION D'OPTIQUE



(Trois heures du matin).

Monsieur ému.—Qu'est-ce ça veut dire ? (hic). C'est rien que des chaises berçantes ici !

Elle.—Ça me fait réellement de la peine de ne pouvoir vous donner ma main. Restons amis : je serai une sœur pour vous.

Lui.—Voilà ma chance. Quand j'étais petit, j'aurais tout donné pour voir une sœur. Et depuis deux ans, me voilà rendu à la septième sœur qui m'arrive de Dieu et de grâce.

Deux aveugles se rencontrent dans le même train. Ils entendent tout à coup de divers points du char comme des bruits de lèvres qui se rencontrent :

—Tiens, dit l'un d'eux, nous voilà au quatrième tunnel.

Jeune ménage visitant des appartements :

Le mari.—Celui-ci conviendrait assez, mais la bibliothèque est trop petite.

La femme.—Qu'est-ce que tu as besoin d'une bibliothèque ? Tu ne fumes pas.

Julie.—Prends-tu encore des leçons de dessin ?

Emilie.—Non ; j'ai lâché cet abominable professeur. Sais-tu ce qu'il m'a dit le mal élevé ? Que si je continuais à faire des progrès, je pourrais bientôt peindre des piquets de clôture !

Employé du gouvernement.—Voilà huit jours que je ne dors pas.

Un ami.—A quoi attribues-tu cela ?

L'employé.—Au fait que le ministre me fait travailler dans son bureau. Je n'ai plus que les nuits à moi.

Le mari (en querelle avec sa femme).—Tiens, laissons ça là. Du reste, je n'aime pas à dépenser mes paroles pour du monde qui ne comprend pas le bon sens.

La femme.—Tu dois être mortifié bien souvent depuis que tu as pris l'habitude de te parler à toi-même.

Julie (après le mariage).—Tu as beau dire, Alfred, tu devais m'avoir. D'abord tu ne peux pas dire que j'ai couru après toi ?

Alfred.—La belle histoire ! Est-ce que la trappe court après le rat ? Cela n'empêche pas les rats de se prendre.

Brown.—Tu sais, moi, je raconte tout à ma femme, et je m'en trouve bien.

Smith.—Si tu penses que je ne suis pas furieux contre toi, parfois !

Brown.—Comment cela ?

Smith.—Parce que ta femme conte tout à la mienne, et j'en reçois des raclées !

Monsieur Parvenu.—Quand je suis arrivé à Montréal, je n'avais pas de pardessus, pas de chaussons dans les pieds ; mes pantalons et mon habit étaient en guenille et j'avais deux sous dans ma poche. Et maintenant tu me vois.

Monsieur Modeste.—Eh bien ! moi quand je suis venu à Montréal je n'avais pas un sou et je ne portais ni froc, ni gilet, ni pantalon...

Monsieur Parvenu.—Ah bah ! pas de blague.

Monsieur Modeste.—Quand je te le dis, j'avais trois mois.

La mère.—On me dit que monsieur Grodeusous s'est enivré comme un pourceau, hier soir au bal de madame X... et qu'on a dû le monter à quatre.

Ernestine.—Pas du tout, maman. Il était si bien qu'il m'a demandé en mariage et comme je lui ai dit : oui, il s'est trouvé transporté par l'émotion.

La mère.—Ce cher enfant ; ce que c'est que les mauvaises langues !

Marchand engageant un commis :

—Allons, qu'est-ce que vous savez ?

L'applicant.—Je puis faire des choses que personne ne fait.

Le marchand.—Encore ? Quoi ?

L'applicant.—J'ai toujours vécu sans travailler.

UN RENSEIGNEMENT UTILE



Pharmacien (3 hrs du matin).—Qu'est-ce qu'il y a ? Est-ce un cas d'extrême nécessité ?

Le visiteur qui ne se tient pas sur ses jambes.—J'te cré c'timportant. (hic). C'est pour consulter ton *Directory* pour savoir où je demeure.

Etranger, (rencontrant un monsieur sur un vélocipède).—Mon ami êtes-vous familier avec les chemins par ici.

Le vélocipédiste, (qui a la figure pl ine de cicatrices).—Oui, nous nous sommes rencontré très souvent.

TROP PARLER NUIT.



Sirlouenne.—Te rappelles-tu les \$5.00 que je t'ai empruntées ?

Sarlagne.—Oui. Comment t'adonnes-tu à y penser ?

Sirlouenne.—Parce qu'il y a un gas qui me doit quelque chose ; ça m'a forcé de regarder dans mes livres ; et voilà ce que c'est.

Sarlagne.—Mais dans ce cas-là, tu pourrais peut-être bien retrouver la page où tu m'avais emprunté dix autres piastres avant cela.

Sirlouenne, (à part).—Imbécile que je suis ; je ne lui parlerai plus jamais de rien.